

広島大学学術情報リポジトリ  
Hiroshima University Institutional Repository

Title	Meursault, un homme qui réfléchit
Author(s)	Matsumoto, Yosei
Citation	Études camusiennes , 11 : 126 - 144
Issue Date	2013-05
DOI	
Self DOI	
URL	<a href="https://ir.lib.hiroshima-u.ac.jp/00039179">https://ir.lib.hiroshima-u.ac.jp/00039179</a>
Right	
Relation	



# Meursault, un homme qui réfléchit

par Yosei MATSUMOTO

Comme certains héros de roman du vingtième siècle, Meursault, le héros de *L'Étranger*, garde une part d'ombre dans son personnage.

Le lecteur ne peut par exemple imaginer son visage<sup>1</sup>. Son âge ? Le directeur de l'asile ainsi que son patron lui disent qu'il est « jeune »<sup>2</sup>. Celui-ci se croit d'ailleurs « jeune »<sup>3</sup>, mais le lecteur n'en saura pas plus<sup>4</sup>.

La période au cours de laquelle se déroule le roman est impossible à fixer également. Néanmoins, il se trouve beaucoup d'indices pour la délimiter. La mention de la dernière exécution publique autorisée, celle de Weidmann le 16 juin 1939<sup>5</sup>, en serait un indice significatif, mais le plus important reste la mention de la popularité de Fernandel rendu célèbre par le film *Angèle* (1934). Par conséquent, on supposera que le roman se situe dans les années 30, après 1934 au plus tôt. Mais, on ne peut pas être plus précis.

De même, le prénom de Meursault demeure inconnu du lecteur. Et en effet, l'anonymat du héros est une des caractéristiques des romans du siècle dernier.

Ces éléments mis à part, le lecteur pourra cependant cerner le genre d'homme qu'est Meursault s'il lit attentivement le texte.

Quant à son portrait, Pierre-Georges Castex, Pierre-Louis Rey et d'autres, en ont déjà fait mention<sup>6</sup>. Après avoir défini les traits de caractère de Meursault en nous référant le cas échéant aux études antérieures, nous voudrions évoquer un aspect que l'on n'a guère relevé. Nous montrerons d'abord que Meursault est intelligent, sage et qu'il est empreint de sagacité. Ensuite, nous remarquerons à travers l'analyse du verbe « réfléchir » qu'il est un homme qui réfléchit, ce qui rend naturelles et normales ses réflexions

dans le dernier chapitre après la condamnation à mort et nous prouverons ainsi que *L'Étranger* est une œuvre minutieusement calculée.

Célibataire, Meursault est un employé de bureau à Alger au modeste salaire. Il travaille beaucoup et sérieusement<sup>7</sup>, ce que l'on n'a pas assez remarqué. Les affaires concernant son bureau occupent ses pensées. Le matin même qui suit la veillée funèbre, il pense aux collègues et se rappelle l'heure pénible du lever pour aller au bureau<sup>8</sup>. Le lendemain matin de l'enterrement, lorsqu'il s'éveille, ce qui lui vient à l'esprit, est le jour de la semaine et que ce jour-là est un samedi. Il se couche en pensant qu'il doit se lever tôt le lendemain pour le travail<sup>9</sup>. Ainsi, Meursault passe ses jours par habitude, enchaîné à son travail. Chaque chapitre de la première partie raconte principalement des événements se déroulant sur un jour ou deux. Au début de chacun d'eux se trouve la mention de la matinée, commencement d'une journée, du travail ou du bureau et à la fin celle de la nuit qui clôt la journée, du sommeil ou de la fatigue<sup>10</sup>. Ainsi, la fin du chapitre précédent se rattache avec habileté au début du suivant, ce qui fait ressortir la chaîne de la vie habituelle d'un salarié : la routine est son quotidien. La vie quotidienne de Meursault coïncide avec ce passage du *Mythe de Sisyphe* : « Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme [...] » (I, 227-8). La seule détente pour lui, c'est d'« êtreindre le corps de Marie » (185) le samedi.

D'autre part, Meursault est un salarié ordinaire qui se soucie des réactions de son patron<sup>11</sup>. Le lendemain matin de son retour à Alger, après avoir assisté à la veillée funèbre et à l'enterrement de sa mère, ce qui lui vient en premier à l'esprit, c'est l'air mécontent de son patron quand il lui a demandé deux jours de congé<sup>12</sup>.

Toutefois, il n'hésite pas à dire à son patron ce qu'il juge nécessaire, même un détail. Il lui fait remarquer que la serviette roulante devient tout à fait humide le soir ; de même il lui répond qu'il n'est pas intéressé par sa

proposition de travailler dans un bureau à Paris.

Meursault est aussi un jeune homme qui aime la mer et le soleil, et qui a un désir ardent de femme, ce que l'on comprend facilement si l'on parcourt le livre. Il est également énergique : s'il en a envie, il lui arrive de sauter sur un camion roulant à pleine vitesse. Mais c'est aussi un homme bienveillant : il écoute ce que raconte Salamano, dont le chien s'est enfui, et lui donne un bon conseil. Comme le montre l'épisode de la serviette roulante, il aime la propreté. Il trouve plaisir aux promenades du soir. Il aime découper des journaux et va assez souvent au cinéma. Et avec Emmanuel ou Céléste, ils se seraient amusés à se fixer droit dans les yeux<sup>13</sup>.

Outre ces aspects divers, Meursault est un homme qui « ne [sait] pas ce qu' [est] un péché (I, 210) <sup>14</sup> et qui « n' [a] jamais pu regretter vraiment quelque chose » (199). Quand le juge d'instruction lui demande s'il regrette son acte, il répond honnêtement, après avoir réfléchi, que « plutôt que du regret véritable, j'éprouv[e] un certain ennui » (181). En citant ce passage, Camus lui-même affirme dans « Préface à l'édition universitaire américaine » que Meursault est un homme qui « refuse de mentir » (215).

Meursault n'éprouve que du désir pour Marie, mais il n'est pas un homme qui ne sait pas « aimer ». Il aime sa mère « comme tout le monde » (I, 180). Il faut bien remarquer également qu'il n'y a pas un chapitre où n'est mentionnée d'une façon ou d'une autre la mère, ce qui est une habile façon de suggérer qu'elle existe toujours dans l'esprit de Meursault. Le narrateur emploie non pas le terme « ma mère » mais « maman », ce qui atteste chez Meursault le même amour profond qu'un enfant éprouve pour sa mère en qui il a une confiance absolue<sup>15</sup>. Donc, nous ne devons pas oublier de lire *L'Étranger* « comme l'histoire d'un *fil*s »<sup>16</sup> qui finit par comprendre sa mère.

Par conséquent, Meursault ne se croit pas original mais il est, dit-il, « comme tout le monde, absolument comme tout le monde » (I, 179).

Un aspect singulier de Meursault, différent plus ou moins des autres, c'est, comme on l'a souvent fait remarquer, son indifférence aux valeurs

généralement admises, coutumes, conventions ou morale. Lors de la veillée funèbre et le jour de l'enterrement de sa mère, Meursault ne laisse transparaître aucune tristesse sur son visage. Il ne pleure pas non plus. Le lendemain de l'enterrement, il va se baigner et n'hésite pas à séduire une femme. Mais nous devons considérer comme le refus du « jeu » (I, 215) ces attitudes et ces actes, qui sont donc fidèles à ses propres sentiments.

Meursault ne trouve aucune valeur ni dans le mariage ni dans la promotion. Cependant il n'est pas indifférent à toute valeur. Il faut noter qu'il est fidèle à la morale virile telle qu'elle est présentée dans *L'Été à Alger*<sup>17</sup>.

Meursault a un tempérament singulier que l'on pourrait résumer en trois points.

- (1) Les besoins physiques dérangent souvent ses sentiments<sup>18</sup>.
- (2) Il est hypersensible à la lumière<sup>19</sup>. Fatigué, il présente, sous le soleil d'été, des symptômes d'insolation.
- (3) Il boit beaucoup. L'alcool lui monte à la tête, et les cigarettes aidant, il présente des symptômes identiques à (2).

D'abord, sont dépeints (1) et (2), dans la scène de l'enterrement au premier chapitre de la première partie. Ensuite, (1) et (3), dans celle du dîner avec Raymond au troisième chapitre. Enfin, (1), (2) et (3), le jour du meurtre au sixième chapitre.

Le dimanche, Marie était là depuis la veille<sup>20</sup>. Dès son réveil, Meursault se sent « tout à fait vide » et il a « un peu mal à la tête » (I, 168). De plus, à jeun, il nage jusqu'à ce qu'il se sente fatigué. Lorsqu'il sent les jambes de Marie autour des siennes, il la désire. Au déjeuner, Masson lui sert du vin en abondance. Et sur la plage éclatante du soleil au zénith, il tire finalement sur un Arabe. Mais les lecteurs peuvent comprendre, à travers les indices ingénieux insérés dans le premier et le troisième chapitres, que son acte commis dans un état d'esprit embrumé est totalement inconscient et parfaitement gratuit.

Meursault veut satisfaire ses besoins primordiaux. Il ne fait jamais appel à la morale généralement admise pour les maîtriser. Non seulement il a un fort désir sexuel, mais il a un gros appétit et il dort beaucoup. Il y a une scène où il mange presque pour deux<sup>21</sup>. Dans le cabanon de Masson, il dévore sa part de poisson<sup>22</sup>. Quant au sommeil, si l'on en cite un exemple, il dort dans la prison « de seize à dix-huit heures par jour » (I, 187) quoiqu'il s'agisse de « tuer le temps » (186).

Ainsi, Meursault n'est pas un homme si simple et on a trop souvent mis l'accent sur son désir animal et instinctif au point qu'on peut avoir l'impression que Meursault se transforme subitement après la condamnation à mort dans le dernier chapitre.

Condamné à mort, l'homme est, sans exception, obligé de penser. Dans « Le Mur » de Sartre par exemple, le héros, Pablo Ibbieta, condamné à mort, est soudain mis, à la veille de l'exécution, dans une situation critique qui le force à penser : il perd les valeurs qui le soutenaient jusque-là pour vivre, telles que l'amitié, l'amour, l'anarchisme, etc. Pourtant, dans cette nouvelle, le lecteur pourrait suivre les pensées du protagoniste et comprendre sans difficulté le changement de son état d'esprit.

Cependant, dans le cas de *L'Étranger*, celui qui s'en tiendrait à l'image d'un Meursault vivant instinctivement et dans l'instant, aurait l'impression d'un grand changement en lisant ses réflexions quasi philosophiques sur la mort dans le dernier chapitre. Mais cette impression est-elle juste ?

Camus laisse cette note sur *L'Étranger* dans ses *Carnets* : « C'est un livre très concerté [...]. » (II, 950). Ce qui échappe au lecteur parcourant ce roman, c'est que, même avant la condamnation à mort, Meursault est présenté avec habileté comme un homme qui réfléchit. En outre, il est montré à plusieurs reprises comme un homme intelligent et sage, doté également de sagacité. Ces aspects sont les indices révélateurs des réflexions du dernier chapitre et les rendent naturelles et normales.

Examinons-les successivement. Commençons par un épisode qui atteste que Meursault est intelligent. Après avoir refusé la proposition de son patron d'aller travailler à Paris, Meursault pense :

Quand j'étais étudiant, j'avais beaucoup d'ambitions de ce genre. Mais quand j'ai dû abandonner mes études, j'ai très vite compris que tout cela était sans importance réelle. (I, 165)

Ce passage nous révèle le passé de Meursault : il a été étudiant<sup>23</sup>. Comme nous l'avons fait remarquer, la période où se déroule ce roman se situe dans la seconde moitié des années 30. À cette époque-là et dans l'Algérie gouvernée par la France, Meursault, jadis étudiant, fait partie de l'élite : il est intelligent. Ce passage montre également que Meursault avait autrefois l'ambition de réussir socialement et de changer de vie, mais qu'il s'en désintéresse à présent.

D'après Camus lui-même, la première formulation consciente du thème de *L'Étranger* est cette note prise au mois d'août 1937 dans ses *Carnets*.

Un homme qui a cherché la vie là où on la met ordinairement (mariage, situation, etc.) et qui s'aperçoit d'un coup, en lisant un catalogue de mode, combien il a été étranger à sa vie (la vie telle qu'elle est considérée dans les catalogues de mode). (II, 824)

Si l'on emprunte ce fragment, Meursault est un homme qui recherchait la vie telle qu'elle est représentée dans les catalogues de mode mais qui y est étranger. Et aujourd'hui, toutes les vies se valent pour lui. Écoutons la réponse qu'il fait à son patron.

J'ai répondu qu'on ne changeait jamais de vie, qu'en tout cas *toutes se valaient*<sup>24</sup> et que la mienne ici ne me déplaisait pas du tout. (I, 165)

Il est à remarquer que cette phrase anticipe déjà le cri de Meursault contre l'aumônier à la fin du roman, affirmant l'équivalence de toutes les choses<sup>25</sup> :

Du fond de mon avenir, pendant toute cette vie absurde que j'avais menée, un souffle obscur remontait vers moi à travers des années qui n'étaient pas encore venues et *ce souffle égalisait* sur son passage *tout ce qu'on me proposait* alors dans les années pas plus réelles que je vivais. [...] *Le chien de Salamano valait autant que sa femme. La petite femme automatique était aussi coupable que la Parisienne que Masson avait épousée ou que Marie qui avait envie que je l'épouse. Qu'importait que Raymond fût mon copain autant que Céleste qui valait mieux que lui ?* (I, 212)

En un mot, Meursault pensait, même avant sa condamnation à mort, que tout se valait. C'est la raison pour laquelle il employait « le vocabulaire de l'indifférence »<sup>26</sup> tel que « cela m'[est] égal » (I, 159, 162, 165).

Quand Meursault en a-t-il pris conscience ? Et pour quelle raison ? Le roman ne comporte aucun indice susceptible de nous éclairer, mais nous pouvons supposer que Meursault est un homme qui, après avoir éprouvé le doute du « pourquoi » dans sa vie machinale, est finalement retourné dans la chaîne d'une vie routinière, ce qui coïncide exactement avec ce passage de *Le Mythe de Sisyphe*.

Il arrive que les décors s'écroulent. Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme, cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement, le « pourquoi » s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement. « Commence », ceci est important. La lassitude est à la fin des actes d'une vie machinale, mais elle inaugure



en même temps le mouvement de la conscience. Elle l'éveille et elle provoque la suite. La suite, c'est *le retour inconscient dans la chaîne*, ou c'est l'éveil définitif. Au bout de l'éveil vient, avec le temps, la conséquence : suicide ou rétablissement. (I, 227-8)

Dans la prison également, Meursault revit cette expérience du moment qui arrête le rythme d'une vie machinale. Après avoir reçu la lettre de Marie annonçant qu'on ne lui permet plus de venir parce qu'elle n'est pas sa femme, Meursault abandonne les pensées d'un homme libre et essaie de vivre en tant que prisonnier. Doué de la faculté d'adaptation, il y réussit. Il passe ses cinq mois en prison, fidèle à ses habitudes. Mais un jour qu'il se regarde dans sa gamelle de fer, il se sent étranger et fait ainsi l'expérience d'un moment de rupture dans sa vie routinière<sup>27</sup>. Cependant on peut supposer qu'il y est retourné inconsciemment et que ses journées ont continué à s'écouler machinalement jusqu'au procès.

Résumons ici ce que nous venons d'analyser : Meursault avait déjà éprouvé le sentiment de l'absurde et l'éprouve également en prison avant même sa condamnation à mort. D'autre part, Meursault a été étudiant et il est intelligent.

Le procureur lui-même affirme au procès : « Cet homme, messieurs, cet homme est intelligent. Vous l'avez entendu, n'est-ce pas ? Il sait répondre. Il connaît la valeur des mots. » (I, 199). En effet, Meursault est « un homme » qui « ne parl[e] pas pour ne rien dire » (194)<sup>28</sup>.

Meursault a aussi de la perspicacité pour pénétrer la nature des relations humaines. Examinons-le en citant l'un après l'autre l'avis ou la réaction de Céleste, de Raymond et de Marie à l'égard de la relation du vieux Salamano avec son chien.

Céleste dit toujours que « c'est malheureux », mais au fond, personne ne peut savoir. (I,156)

Lui [=Raymond] aussi m'a dit, en parlant de Salamano : « Si c'est pas malheureux ! » Il m'a demandé si ça ne me dégoûtait pas et j'ai répondu que non. (I, 156)

J'ai raconté à Marie l'histoire du vieux et elle a ri. (I, 161)

Tandis que Céleste et Raymond ont de la répugnance et que Marie rit, Meursault n'éprouve pas de dégoût. Il pense que « personne ne peut savoir » la nature de leur relation. En effet, après la disparition de son chien, se révèle l'amour du vieux pour son chien. De fait Salamano avait un sentiment ambivalent pour son chien et Meursault le devinait. Meursault a ainsi une sensibilité affinée qui lui permet de pénétrer le fond du cœur des hommes.

Meursault est sage et sagace. En un instant, il juge nécessaire de recourir à la morale virile pour apaiser l'excitation de Raymond, dont ce dernier est fier et, par des mots adéquats, il lui enlève son revolver.

Mais sans quitter des yeux son adversaire, Raymond m'a demandé : « Je le descends ? » *J'ai pensé que si je disais non il s'exciterait tout seul et tirerait certainement. Je lui ai seulement dit : « Il ne t'a pas encore parlé. Ça ferait vilain de tirer comme ça. »* On a encore entendu le petit bruit d'eau et de flûte au cœur du silence et de la chaleur. Puis Raymond a dit : « Alors, je vais l'insulter et quand il répondra, je le descendrai. » J'ai répondu : « C'est ça. Mais s'il ne sort pas son couteau, tu ne peux pas tirer. » Raymond a commencé à s'exciter un peu. L'autre jouait toujours et tous deux observaient chaque geste de Raymond. « Non, ai-je dit à Raymond. *Prends-le d'homme à homme et donne-moi ton revolver. Si l'autre intervient, ou s'il tire son couteau, je le descendrai.* » (I, 173-4)

Meursault est un esprit observateur. Il comprend immédiatement que Pérez, ayant perdu du terrain, a coupé au plus court pour rattraper le convoi<sup>29</sup>. Il aperçoit « [d]e loin » (I, 163) sur le pas de la porte le vieux Salamano qui a l'air agité<sup>30</sup>. Dans cette scène, tandis que Raymond lui demande ce qu'il a, Meursault lui demande où était son chien et cette question précise entraîne la réponse de Salamano.

Meursault a ainsi de la sagacité, ce qui lui permet d'interpréter immédiatement les faits. Quand a lieu la rencontre avec les Arabes sur la plage et que Masson demande comment ils ont pu les suivre jusque-là, Meursault suppose :

*J'ai pensé qu'ils avaient dû nous voir prendre l'autobus avec un sac de plage, mais je n'ai rien dit.* (I, 172)

Il est aussi un homme qui peut juger des circonstances en un instant et avec justesse. Face à l'Arabe, frappé par une sorte d'insolation, il ne perd pas son sang-froid.

*J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini.* (I, 175)

Ces trois exemples du verbe « penser » au passé composé prouvent que Meursault jouit d'une sagacité qui lui permet de juger instantanément de la situation avec précision<sup>31</sup>.

Meursault a du jugement. Avant de se prononcer, il vérifie d'abord dans son for intérieur la justesse de son jugement. Citons les deux autres exemples du verbe « penser ».

Elle [=Marie] a eu un petit recul, mais n'a fait aucune remarque. J'ai eu envie de lui dire que ce n'était pas de ma faute, mais je me suis arrêté parce que *j'ai pensé que* je l'avais déjà dit à mon patron. (I, 152)

J'allais répondre que c'était justement parce qu'il s'agissait de criminels. Mais *j'ai pensé que* moi aussi j'étais comme eux. (I, 181)

Au procès, en entendant le procureur interpréter l'affaire à sa manière, Meursault ne hurle pas : « C'est faux ! », mais il réagit avec calme. Citons l'exemple du verbe « trouver ».

*J'ai trouvé que* sa façon [=du procureur] de voir les événements ne manquait pas de clarté. Ce qu'il disait était plausible. (I, 199)

Ces exemples qui montrent chez lui une pensée et un jugement immédiats sont une preuve d'intelligence et de sagacité.

En outre, Meursault est un homme qui réfléchit. Condamné à mort, il fait face à sa propre mort dans sa cellule et il réfléchit. Il réfléchit sur la guillotine et se rend compte qu'il n'y a absolument pas d'issue.

Car *en réfléchissant bien*, en considérant<sup>32</sup> les choses avec calme, je constatais que ce qui était défectueux avec le couperet, c'est qu'il n'y avait aucune chance, absolument aucune. (I, 206)

Meursault réfléchit également sur l'exécution et le pourvoi.

Il y avait aussi deux choses à *quoi je réfléchissais tout le temps* : l'aube et mon pourvoi. (I, 206)

Après avoir rejeté le pourvoi, Meursault pense à Marie. En réfléchissant, il comprend la raison pour laquelle elle ne lui a plus écrit.

Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à Marie. Il y avait de longs jours qu'elle ne m'écrivait plus. Ce soir-là, *j'ai réfléchi*

et je me suis dit qu'elle s'était peut-être fatiguée d'être la maîtresse d'un condamné à mort. (I, 208)

Le mot « réfléchir » est employé ainsi trois fois dans le dernier chapitre. Mais ce qu'il ne faut pas manquer de remarquer, c'est qu'il a été auparavant fréquemment employé et que par là Meursault est présenté avec habileté comme un homme qui réfléchit. En effet, il apparaît quinze fois dans l'ensemble du roman. Mais, excepté l'exemple de Raymond et celui de l'avocat<sup>33</sup>, tous les autres concernent Meursault. Il est à remarquer que ce verbe a donc été utilisé dix fois avec comme sujet le protagoniste même avant sa réflexion sur la mort. Citons ces dix exemples<sup>34</sup> puisque l'article de « réfléchir » manque dans *Albert Camus Konkordanz zu den Romanen und Erzählungen*<sup>35</sup> que nous avons si souvent utilisé.

La veillée, d'abord hésitant et puis après avoir réfléchi, Meursault fume. (Premier chapitre de la première partie)

[exemple 1]

Comme j'aime beaucoup le café au lait, j'ai accepté et il est revenu un moment après avec un plateau. *J'ai bu. J'ai eu alors envie de fumer. Mais j'ai hésité parce que je ne savais pas si je pouvais le faire devant maman. J'ai réfléchi, cela n'avait aucune importance. J'ai offert une cigarette au concierge et nous avons fumé.* (I, 144-5)

Le matin de l'enterrement, Meursault pense à ses collègues et réfléchit à son travail. (Premier chapitre de la première partie)

[exemple 2]

Mais j'ai attendu dans la cour, sous un platane. Je respirais l'odeur de la terre fraîche et je n'avais plus sommeil. J'ai pensé aux collègues du bureau. À cette heure, ils se levaient pour aller au travail : pour moi c'était toujours l'heure la plus difficile. *J'ai encore réfléchi un peu à ces choses*, mais j'ai été distrait par une

cloche qui sonnait à l'intérieur des bâtiments. (I, 147)

Après avoir répondu avec indifférence à la proposition de son patron, il réfléchit sur sa vie actuelle. (Cinquième chapitre de la première partie)

[exemple 3]

J'aurais préféré ne pas le mécontenter, mais je ne voyais pas de raison pour changer ma vie. *En y réfléchissant bien*, je n'étais pas malheureux. (I, 165)

À l'instruction, quand on lui demande s'il a tiré les cinq coups à la suite, il réfléchit et répond. (Premier chapitre de la deuxième partie)

[exemple 4]

Toujours sans logique apparente, le juge m'a alors demandé si j'avais tiré les cinq coups de revolver à la suite. *J'ai réfléchi* et précisé que j'avais tiré une seule fois d'abord et, après quelques secondes, les quatre autres coups. (I, 180)

À l'instruction toujours, quand on lui demande s'il regrette son acte, il réfléchit et répond. (Premier chapitre de la deuxième partie)

[exemple 5]

Il [=le juge d'instruction] m'a seulement demandé du même air un peu las si je regrettais mon acte. *J'ai réfléchi et j'ai dit que, plutôt que du regret véritable, j'éprouvais un certain ennui. J'ai eu l'impression qu'il ne me comprenait pas.* (I, 181)

Il pense pouvoir vivre dans un tronc d'arbre sec mais il réfléchit. (Deuxième chapitre de la deuxième partie)

[exemple 6]

Or, *à bien réfléchir*, je n'étais pas dans un arbre sec. Il y avait plus malheureux que moi. C'était d'ailleurs une idée de maman et elle le répétait souvent, qu'on finissait par s'habituer à tout. (I, 185)

Mis en prison, Meursault veut « tuer le temps » (I, 186). Un des moyens est de se souvenir de ce qui se trouvait dans sa chambre. Plus il réfléchit, plus il se rappelle des choses oubliées. (Deuxième chapitre de la deuxième partie)

[exemple 7]

Si bien qu'au bout de quelques semaines, je pouvais passer des heures, rien qu'à dénombrer ce qui se trouvait dans ma chambre. Ainsi, *plus je réfléchissais et plus de choses méconnues et oubliées je sortais de ma mémoire.*<sup>36</sup> (I, 186-7)

Malgré son apparence, Meursault n'est pas tout à fait indifférent à son procès<sup>37</sup>. Il essaie de réfléchir à différentes choses. Mais on ne lui en donne pas le temps. Il répète deux fois : « je n'ai pas eu le temps de réfléchir ». (Troisième chapitre de la deuxième partie)

[exemple 8]

Je m'étonnais encore de ne pas les avoir aperçus plus tôt, lorsque à l'appel de son nom, le dernier, Céleste s'est levé. J'ai reconnu à côté de lui la petite bonne femme du restaurant avec sa jaquette et son air précis et décidé. Elle me regardait avec intensité. Mais *je n'ai pas eu le temps de réfléchir* parce que le président a pris la parole. (I, 191)

[exemple 9]

*Je n'ai pas eu le temps de réfléchir.* On m'a emmené, fait monter dans la voiture cellulaire et conduit à la prison où j'ai mangé. Au bout de très peu de temps, juste assez pour me rendre compte que j'étais fatigué, on est revenu me chercher ; tout a recommencé et je me suis trouvé dans la même salle, devant les mêmes visages. (I, 192)

Ces exemples font ressortir l'inhumanité du procès, qui ne laisse pas à Meursault le temps de réfléchir<sup>38</sup> : le procès se déroule rapidement et

machinalement sans lui laisser le loisir d'intervenir<sup>39</sup>.

La sentence de mort prononcée, Meursault réfléchit et répond pour la dernière fois. (Quatrième chapitre de la deuxième partie)

[exemple 10]

Mais le président m'a demandé si je n'avais rien à ajouter. *J'ai réfléchi. J'ai dit : « Non. »* C'est alors qu'on m'a emmené. (I, 204)

Non seulement Meursault est un homme intelligent, sage et sagace, mais il est un homme qui réfléchit, et cela est nettement exprimé bien avant le dernier chapitre. Avec ces indices ingénieux et minutieux, le développement de ses réflexions finales n'est pas dénué de naturel. De notre point de vue également, ressort ainsi la structure ingénieuse de *L'Étranger*.

Par ailleurs, l'analyse des exemples du verbe « réfléchir » nous conduit à une intéressante découverte. Nous en ferons la remarque pour terminer cet article.

Le concierge témoigne au procès de la façon suivante :

Il [=le concierge] a dit que je n'avais pas voulu voir maman, que j'avais fumé, que j'avais dormi et que j'avais pris du café au lait. J'ai senti alors quelque chose qui soulevait toute la salle et, pour la première fois, j'ai compris que j'étais coupable. (I, 193)

Ce témoignage suscite un grand changement d'atmosphère dans le tribunal. Cependant, le lecteur sait plus de choses que le témoin. Revoyons [exemple 1]. Il ne faut pas oublier qu'avant de fumer, Meursault a hésité et qu'après avoir réfléchi, il a fumé<sup>40</sup>. Mais le fait qu'il a réfléchi échappe au concierge. C'est sur son aspect extérieur que se joue le sort de Meursault.

En outre, ce que Meursault dit après avoir réfléchi n'est jamais compris. Voyons [exemple 5]. La réponse sincère de Meursault après une réflexion échappe ainsi à son interlocuteur.



Les autres ne peuvent en aucun cas comprendre non seulement le fait que Meursault a réfléchi mais aussi ce qu'il dit en toute sincérité après avoir réfléchi<sup>41</sup>. Ainsi, par les seuls emplois du verbe « réfléchir » est habilement suggérée la possibilité que Meursault soit exclu de la société comme un étranger.

\*

1. Au procès, Meursault s'aperçoit qu'un jeune journaliste, avec « [le] visage un peu asymétrique » et « [les] deux yeux, très clairs » le regarde fixement. Et il a « l'impression bizarre d'être regardé par [soi]-même. » (I, 190). Pourtant, il est difficile d'en conclure que Meursault ressemble physiquement au journaliste.
2. Voir I, 142 et 164.
3. Voir I, 185.
4. Dans la réflexion de Meursault après la condamnation à mort se trouve ce passage : « [...] je n'ignorais pas que mourir à trente ans ou à soixante-dix ans importe peu » (I, 207), mais on ne peut pas en déduire qu'il a trente ans. S'il en était ainsi, qui aurait soixante-dix ans ? Sa mère ? Alors, Meursault serait né quand elle avait quarante ans ? Or, à sa mort, elle avait « une soixantaine d'années » (154). Il faut donc considérer « trente ans » comme un exemple. Sur ce point, se trouvent également dans *Le Mythe de Sisyphe* les mots « trente ans » pris en tant qu'exemple. Voir, I, 228.
5. Voir Pierre-Louis Rey, *L'Étranger Albert Camus*, Hatier, « Profil d'une œuvre », 2003, pp.15-6.
6. Pierre-Georges Castex, *Albert Camus et « L'Étranger »*, José Corti, 1965. Pierre-Louis Rey, *op.cit.*
7. Citons trois exemples : « Aujourd'hui j'ai beaucoup travaillé au bureau. » (I, 154) ; « J'ai travaillé tout l'après-midi. » (155) ; « J'ai bien travaillé toute la semaine [...]. » (160). Sérieux dans son travail, Meursault est estimé de son patron qui lui propose un meilleur poste à Paris.
8. Voir I, 147.

9. Voir I, 164.
10. Il va sans dire que le sixième chapitre est une exception.
11. Voir I, 141, 154 et 164.
12. Voir I, 151.
13. Voir I, 209-10.
14. Meursault ne peut pas se faire à l'idée qu'il est lui-même un « criminel ». Voir I, 181.
15. Sartre a fait la remarque suivante : « Mais il désigne toujours sa mère du mot tendre et enfantin de "maman" et il ne manque pas une occasion de la comprendre et de s'identifier à elle. » (Jean-Paul Sartre, *Explication de « L'Étranger »* in *Situations, I*, Gallimard, 1947, pp.108-109.). Roger Grenier explique plus minutieusement : « Il [=Meursault] n'avait pas besoin de pleurer à l'enterrement pour que celle qu'il appelle "maman", jamais "ma mère", soit le seul être avec qui il se sente en communion immédiate, au-delà des mots, de la pensée, et même des larmes. » (Roger Grenier, *Notice in Œuvres complètes d'Albert Camus 7*, Gallimard et Club de l'Honnête Homme, 1983, p.108).
16. Pingaud signale : « Mais nous n'aurons pas épuisé les sens possibles de *L'Étranger* si nous ne lisons pas aussi ce livre comme l'histoire d'un *filis*. » (Bernard Pingaud, *L'Étranger de Camus*, Hachette, « Poche critique », 1973, p.71).
17. Sur ce point, voir notre article, « Sur "l'homme" chez Albert Camus » (en japonais), *Études de Langue et Littérature Françaises*, n° 67, Société Japonaise de Langue et Littérature Françaises, 1995, pp.72-4.
18. « Cependant, je lui [=à l'avocat] ai expliqué que j'avais une nature telle que mes besoins physiques dérangeaient souvent mes sentiments. Le jour où j'avais enterré maman, j'étais très fatigué et j'avais sommeil. De sorte que je ne me suis pas rendu compte de ce qui se passait. » (I, 178)
19. Sur cette hypersensibilité à la lumière, voir Brian T. Fitch, *Narrateur et narration dans L'Étranger d'Albert Camus*, deuxième édition, Lettres Modernes, 1968, p.39, et M.-G. Barrier, *L'Art du récit dans L'Étranger d'Albert Camus*, Nizet, 1966, p.60.

20. Après leurs retrouvailles, Marie couche chez Meursault le samedi et le passage suivant prouve avec netteté qu'ils ont passé la nuit ensemble : « [...] à cause de ma fatigue et aussi parce que nous n'avions pas ouvert les persiennes [...] » (I, 168).
21. Voir I, 162.
22. « Le pain était bon, j'ai dévoré ma part de poisson. » (I, 171). Meursault mange ainsi de bon appétit mais il faut remarquer qu'il était sans appétit à la veillée funèbre de sa mère. Voir 144.
23. Sur ce point, Castex fait remarquer : « Meursault a donc été étudiant. Quelles études a-t-il faites ? Il ne le dit pas. Rien ne nous interdit d'imaginer qu'il a pu, comme Camus, méditer sur les œuvres des philosophes. Une telle formation légitimerait le tour abstrait qu'il lui arrive, surtout dans le dernier chapitre, de donner à ses propos, malgré son absence d'intérêt pour les spéculations de l'esprit. » (Pierre-Georges Castex, *op.cit.*, p.69).
24. Tous les italiques dans les citations seront désormais de nous.
25. C'est aussi l'unique passage où le mot « absurde » est employé.
26. Pierre-Georges Castex, *op.cit.*, p.111. Castex cite tous les exemples de l'expression de « cela m'[est] égal ». Voir *ibid.*, p.112.
27. Voir I, 187-8.
28. Par conséquent, Meursault est sensible au tic de langage de Masson. Voir I, 170.
29. Voir I, 150.
30. Voir I, 163. Un autre bon exemple est la scène où Meursault saisit la particularité du parloir sur-le-champ. Voir 183.
31. Citons deux autres exemples : « On m'a encore fait décliner mon identité et malgré mon agacement, *j'ai pensé qu'*au fond c'était assez naturel, parce qu'il serait trop grave de juger un homme pour un autre. » (I, 191) ; « *Moi, j'ai pensé que* c'était m'écarter encore de l'affaire, me réduire à zéro et, en un certain sens, se substituer à moi. » (201).
32. L'exemple du verbe « considérer » employé dans un sens proche de « réfléchir » se trouve aussi dans un autre passage. « Mais, tout bien considéré,

- rien ne me permettait ce luxe, tout me l'interdisait, la mécanique me reprenait. » (I, 204).
33. Voir I, 159 et 178.
  34. Citons les deux exemples de « réflexion ». « De temps en temps, j'avais envie d'interrompre tout le monde et de dire : "Mais tout de même, qui est l'accusé ? C'est important d'être l'accusé. Et j'ai quelque chose à dire !" Mais réflexion faite, je n'avais rien à dire. » (I, 198) ; « Je calculais mes effets et j'obtenais de mes réflexions le meilleur rendement. » (207).
  35. Herausgegeben von Manfred Sprissler unter Mitwirkung von Hans-Dieter Hänsen, *Albert Camus Konkordanz zu den Romanen und Erzählungen*, Georg Olms AG, Hildesheim, 1988.
  36. La comparaison avec la réminiscence proustienne serait intéressante.
  37. Il existe le passage suivant : « Et même, dans un sens, cela m'intéressait de voir un procès. Je n'en avais jamais eu l'occasion dans ma vie. » (I, 189). Et Meursault veut même intervenir dans le développement du procès : « [...] j'étais parfois tenté d'intervenir [...] » (198). Sur ce point, voir également la première citation de la note 34.
  38. Toutefois, on ne peut pas dire qu'il n'avait pas du tout le temps de « réfléchir ». Voir la première citation de la note 34.
  39. Citons un exemple : « En quelque sorte, on avait l'air de traiter cette affaire en dehors de moi. Tout se déroulait sans mon intervention. Mon sort se réglait sans qu'on prenne mon avis. » (I, 198).
  40. Castex explique : « L'envie de fumer lui est venue : "J'ai hésité", dit-il, "parce que je ne savais pas si je pouvais le faire devant maman. J'ai réfléchi, cela n'avait aucune importance". [...] Meursault [...] éprouve d'abord un scrupule vague, qu'il écarte par raisonnement. Sa logique annule l'interdit social auquel il était sur le point de se conformer. » (Pierre-Georges Castex, *op.cit.*, pp.105-6).
  41. Si nous complétons, il y a la scène où l'on juge que Meursault a réfléchi sans qu'il l'ait fait réellement. L'avocat général dit ainsi : « [...] il ne s'agit pas [...] d'un acte irréfléchi. » (I, 199).